

Le bruit et le silence

Evelyne de la Chenelière

Volume 52, numéro 4 (292), juin 2011

À lire (avant de mourir)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64939ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de la Chenelière, E. (2011). Le bruit et le silence. *Liberté*, 52(4), 20–27.

LE BRUIT ET LE SILENCE

Je suis fascinée par les prix littéraires.

Quand apparaît, quelque part, le nom d'un finaliste ou d'un lauréat, j'ai le sentiment de retomber en enfance, et je deviens alors pétrifiée d'angoisse. Enfant, je souffrais de l'omniprésence de la compétition et de la comparaison à l'école. Académiquement, physiquement, socialement, je ne me sentais jamais à la hauteur. Que ce soit en classe ou en récréation, je ne trouvais ni le réconfort ni l'indulgence dont j'avais tant besoin. Je ne vivais alors que dans l'espoir d'entrer un jour dans le monde des adultes, car j'étais convaincue que les gens y étaient moins cruels, moins impitoyables ; je me réjouissais en pensant que je serais débarrassée à tout jamais des étoiles qu'on espère voir collées dans le cahier d'exercices, des notes sans appel quantifiant la valeur d'un travail, des commentaires froids ou sarcastiques dans les bulletins d'évaluation, bref, je pensais que nous pourrions, tous ensemble, respirer plus aisément dès lors que nous ne serions plus en observation permanente, et j'avais très hâte de quitter ce régime de terreur qu'on appelle l'enfance.

Évidemment, je n'avais pas prévu, ni pressenti, que c'est bien pire une fois adulte, puisque le principe même de l'évaluation devient encore plus important alors qu'on s'approche de la mort. D'où, entre autres, les prix littéraires.

Dans une pièce de théâtre que j'ai écrite, je fais dire à un personnage : « Il y a vraiment beaucoup de prix littéraires, hein ? C'est fou le nombre de récompenses qui existent... Si ça continue, on finira tous par être récompensés. »

C'est vrai qu'il y a beaucoup de prix littéraires.

Encore cette semaine, j'apprends qu'il existe un nouveau prix littéraire, le prix du Cercle littéraire, créé par un auteur français qui trouve que les prix littéraires existants ne récompensent pas les bons livres. Frédéric Beigbeder déclare qu'il est « lassé des éternelles remises de prix où le choix du gagnant est toujours opaque ». Alors, il a imaginé une émission où les téléspectateurs pourront assister en direct aux délibérations et à la remise du prix. (Pour se délasser des prix littéraires, rien de tel que de créer un nouveau prix littéraire.)

Toujours en France, on annonce le Prix des prix (je suis sérieuse), manifestement imaginé, lui aussi, par un amoureux des lettres, pour que les lecteurs puissent enfin savoir quel livre, parmi les grandes récompenses françaises de la rentrée littéraire (Académie française, Décembre, Femina, Flore, Goncourt, Interallié, Médicis, Renaudot), est le livre qu'ils doivent absolument se procurer : le meilleur livre parmi les meilleurs livres.

Le grand gagnant jouira d'une promotion extraordinaire, et le lecteur-consommateur sera reconnaissant de cette campagne publicitaire, car il saura ce qu'il faut acheter.

Ainsi, les prix littéraires participent à cette relation marchande que l'on entretient avec les livres, en fabriquant un enthousiasme qui écarte le sens d'une œuvre au profit du symbole de succès qu'elle est devenue. J'aurais aussi bien pu écrire : les prix et leur battage médiatique participent à cette relation marchande que l'on entretient avec les produits culturels, en fabriquant un besoin qui écarte le sens d'une œuvre au profit du symbole de satisfaction qu'elle est devenue.

Il semble que, dans notre culture qui n'a comme repères que le succès et sa célébration, les récompenses donnent un accès à certaines œuvres dont on ne saurait autrement que penser, ni comment aborder, ni que faire. Autrement dit, nous acceptons (nous réclamons) collectivement, en enfants perdus que nous sommes, de nous faire dire : ce livre est bien. Il est bien d'apprécier ce livre.

Et même : les livres, c'est bien.

Paradoxalement, si l'événement que représente toute remise de prix est souvent largement couvert par les médias, la littérature

elle-même est de plus en plus absente de la place publique. L'espace qui lui est réservé dans les journaux, à la télévision et à la radio, on le sait, est réduit comme une peau de chagrin.

Or, je suis convaincue que le relais qu'assure la critique est essentiel à la littérature, et que le principe même de récompenser l'excellence n'est pas une mauvaise chose.

Mais *comment* parler de la littérature, et non de produit littéraire? *Comment* récompenser des œuvres exceptionnelles, et non participer à la marchandisation de la littérature?

Que dire, par exemple, des grands livres qui n'ont droit à aucune récompense? Trop souvent, l'accueil qu'on leur réserve repose sur un terrible malentendu.

On croit (on veut croire) que le projet d'un écrivain est de créer une connivence immédiate qui rassemble autour de lui des lecteurs euphoriques, comme un cercle de compréhension et d'approbation autour d'une œuvre où chacun veut se reconnaître, créant ainsi une sorte de contagion de l'assentiment, contagion qui se répand avant tout grâce à la peur d'être exclu, la peur de n'être pas admis dans un cercle où il semble bon discourir et s'exciter. Si le phénomène n'a pas lieu, on voudra absolument faire avouer à l'auteur que son projet a échoué. Dans certains cas, on voudra même qu'il présente des excuses pour avoir échoué. Mais comment exiger des excuses à quelqu'un pour un ratage fantasmé par d'autres? Par quel tour de force les médias ont-ils su nous faire croire que le projet esthétique d'un écrivain était une réussite à condition qu'il aboutisse à un succès commercial? Comment acceptons-nous de penser que l'insuccès populaire d'un livre signifie un échec littéraire?

Admettre ce malentendu, c'est admettre que l'unanimité peut donc, elle aussi, se construire autour d'un fantasme n'ayant rien à voir avec l'œuvre en elle-même. Comment voir clair dans ce brouillard?

Comment peut-on être certain que notre contact avec une œuvre littéraire n'est pas pollué par trop de bruit, ou trop de silence, autour de l'œuvre?

Toujours dans cette pièce de théâtre (dont le titre est *L'imposture*), le même personnage parle de l'avenir de la littérature (je vous préviens, ce personnage est pessimiste, et il a un peu trop bu) :

Tout le monde sera l'auteur du même livre et des mêmes phrases tournées dans tous les sens. Vous allez voir. Le monde entier finira par penser la même chose, ce sera la mondialisation de la pensée, la conspiration des idées, oui,

les idées vont respirer en commun. Alors bientôt on va s'apercevoir qu'il s'est écrit exactement le même livre dans plusieurs villes à la fois et même dans les campagnes, un livre fait de notre pensée commune, de notre consensus accidentel, oui, la littérature va être réduite à une seule œuvre, comme une longue fugue, une suite d'imitations spontanées, il s'écrit partout le même livre en même temps par des gens qui auront eu la même idée en même temps, et dont chacun dira « mais c'est mon idée ! on m'a volé mon idée ! », et ils brandiront leur manuscrit, en colère, ils accuseront les autres d'être leurs plagiaires, leurs contrefaçons, ils intenteront des procès, ils s'accrocheront à leur petite variation, à leur pauvre modulation par laquelle ils tenteront de nous convaincre qu'ils se distinguent des autres auteurs, mais la vérité c'est que chaque livre aura exactement le même goût, le goût du jour. Et après il y aura, autour du seul et même livre aux auteurs multiples et tous récompensés, les seules et mêmes conversations sur la littérature contemporaine, ses semblables récompenses, et ses semblables auteurs.

Ce personnage prédit, en quelque sorte, la mort de la littérature par la mort de l'individualité et de la liberté. Bien entendu, je partage l'inquiétude du personnage que j'ai inventé, et je me demande parfois comment donc l'écrivain peut-il résister à la tentation de produire ce qu'on attend de lui. En écrivant, certainement. En se méfiant de sa spontanéité. En prenant le temps.

Prendre le temps, prendre le silence, prendre le bruit, prendre un prix s'il vient à passer, ou ne pas le prendre, au choix, en profiter pour dire que rien ne va plus, ou bien se sauver avec l'argent sans rien dire, s'emparer de l'argent, l'argent du prix littéraire qui doit, en principe, faire écrire davantage, quelle pression ; tout cela nous mène bien loin de la littérature, et c'est sans doute pour cela que beaucoup d'écrivains écrivent sur la littérature, peut-être pour se rappeler ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être, pour s'obliger à chercher, tout en écrivant, ce que signifie l'acte d'écrire, et aussi celui de lire.

Car, être écrivain, c'est d'abord être lecteur.

Au-delà du trop de bruit ou du trop de silence qui entoure la sortie d'un livre, qu'est-ce que lire ? Qu'attendre d'un livre ?

Pour ma part, j'attends d'un livre qu'il m'impose d'y revenir. Je ne lui demande pas de me transporter, de faire que je m'évade, que je voyage, je ne lui demande pas de me tenir en haleine, je ne lui demande pas d'être mon miroir, je ne lui demande pas indirectement qu'il flatte mon *ego* de lecteur, je ne lui demande pas de me raconter une histoire bien menée, je ne lui demande pas toutes ces

choses que j'ai entendu qu'on attend des livres, ou qui font que les livres méritent des prix littéraires, comme s'il existait une liste mystérieuse faisant l'inventaire de toutes les responsabilités dont on accable les livres, les pauvres. Ça ne me viendrait pas à l'esprit, tout comme il ne me viendrait pas à l'esprit d'exiger d'un livre qu'il me fasse jouir. (Ce n'est qu'un exemple.)

Je demande à un livre qu'il me défamiliarise. Qu'il rende le banal insolite, qu'il sublime étrangement les mots maintes fois visités, et alors je rencontrerai toute chose comme pour la première fois. Oui, j'exige d'un livre écrit en français qu'il me parle dans une langue étrangère. C'est dire que j'attends d'un livre qu'il exige de moi un effort intellectuel pour en trouver l'accès, et c'est principalement ce qui le distingue d'un produit de consommation.

Voilà ce que je réclame, de toute ma soif (immense) et de tout mon ennui (immense aussi).

J'ai ainsi reconnu en Danny Plourde un frère, un ami, un allié, et j'ai eu envie de décrire, bien humblement, de quelle façon son recueil m'a réjouie.

*Calme aurore (s'unir ailleurs, du napalm plein l'œil)*¹ est un recueil de poésie qui prend la forme d'un récit dans lequel on suit le parcours d'un poète (Danny Plourde), de Montréal jusqu'en Corée, où il part *s'unir* à sa *calme aurore*.

Dès son liminaire, le poète expose son doute, son inquiétude : « non il n'y a pas une cenne de poésie lorsque sur des planches sans pain me plais à réciter un poème sur une zizique mystérieuse comme on récite une recette secrète de poutine de fin de soirée ou bien il y en a trop va donc savoir », mais aussi sa foi en la poésie : « à mon humble avis le poème doit être quelque chose comme un pied-de-biche qui écartille les paupières malgré le froid qui pince dehors ».

Tout au long du recueil, le poète se livre, mais il a effacé le pronom *je*. Récit poétique troué par l'absence de l'*ego*, il laisse la place à l'absence de l'homme, à son désir et à sa quête. Danny Plourde choisit de faire de lui-même un nom commun ou un verbe plutôt que d'exister au *je* : « un plourde qui en dehors des vers qu'il peut écrire est sorti pour quelques mois de la débauche stérile un plourde bourré de rancunes et de faiblesses en vadrouille dans les petits racoins de ruelles un plourde te plourdant sans relâche ».

1. Danny Plourde, *Calme aurore (s'unir ailleurs, du napalm plein l'œil)*, prix Émile-Nelligan 2007, Montréal, l'Hexagone, 2007, 112 p.

Que veut dire cette amputation du pronom personnel qui sert à se désigner soi-même ? Un refus de participer à une culture du narcissisme ? Un malaise identitaire ? Une chosification de soi ? Une tension entre le retrait et l'engagement ? Peut-être un peu tout ça à la fois. L'effet est d'autant plus saisissant lorsqu'on entend Danny Plourde lire lui-même sa poésie sans *je*, s'y engager par le corps tout entier, scander cette langue étrange, la rendre bruit, être entièrement là, tout en offrant un texte d'où il s'est « grammaticalement » exclu.

Cette présence sur scène oblige le poète à faire, *live*, l'expérience du pouvoir de séduction de la poésie et, inversement, à constater l'indifférence, l'incompréhension et le mépris auxquels elle se bute. Il a vu, certains soirs, la poésie devenir une simple distraction, un divertissement, il a manifestement vécu des « soirées de la poésie » sans poésie. « Tous ces détours pour un vieux micro bossé sur l'échafaud devant le public à gagner quelques dollars déjà bus et dire la gerçure d'une voix qui ne peut s'élever au-dessus d'une autre qu'avec des mots de faim au ventre ». Plourde nous plonge dans ce bassin trouble où se côtoient jusqu'à se confondre la vérité et l'illusion, la profondeur et les facéties, la poésie et sa représentation grotesque.

Il décrit comment on peut avoir le douloureux sentiment de devenir sa propre caricature.

ai répété ce qu'on voulait entendre en rajoutant deux ou trois sacres pour
faire vrai ai garroché une guitare dans le mur en crachant de la bile
reçu des tickets pour avoir pissé la queue à l'air sur des avenues bondées
de bonnes gens et brisé sur Saint-Laurent ne sais plus combien de fenêtres
avec mon poing toujours en m'enfuyant dans les cinq à sept la
coupe de rouge bien haute ai levé le coude un peu partout avec une poussière dans l'œil

Cette lucidité apporte son lot de douleurs, mais aussi d'amusement, car Danny Plourde joue avec le cliché éculé qui veut qu'un poète soit délinquant et tombeur : « Comment te faire l'amour depuis longtemps n'arrive même plus à compter les jambes qui se sont enroulées autour de mon cou toutes ces nuits cailleuses à m'enraciner sur des corps terreux ». À même ces clichés, la beauté pourtant surgit d'images auxquelles on ne s'attendait pas, car le poète joue avec l'apparence du familier ; il nous trompe pour nous détromper aussitôt : « sans te connaître encore t'ai cherchée en fouillant dans

des serveuses de fin de shift qui m'ont fait avaler des guirlandes de couleuvres pour que leur laisse un bon pourboire ».

Si elle fouille l'intime, sa poésie ne rejette pas pour autant le politique, bien au contraire. Par le regard du poète, l'actualité fait résonner les enjeux universels et éternels : la fabrication puis la récupération de rêves, d'un idéal politique, la projection de soi dans un avenir plus humain, plus fraternel, l'inaltérable balancier entre l'espoir et le désespoir.

En nous racontant les manifestations étudiantes de 2005 qui ont eu lieu un peu partout au Québec et auxquelles il a participé très activement, Danny Plourde, en peu de mots, cerne un sentiment si difficile à nommer, celui des peuples libres (ou apparemment libres) qui se révoltent sans rien risquer, et ne savent faire que des révolutions relativement tranquilles...

pendant ce temps les universités québécoises se vidaient de leur sang
et dans les rues et ruelles de Montréal à Rimouski de Jonquière à Saint-
Jean-sur-le-Richelieu après avoir obtenu auprès des autorités le permis
de désobéir braillais de toutes mes forces avec une licorne enchaînée
dans le fond de la gorge

[...]

jurions par des paroles de balles à blanc avec l'idée d'être ensemble

[...]

le cœur serré dans une armée de joyeux frustrés prêts à tout détruire sans
faire de mal

Le poète-manifestant entreprend donc l'expérience du voyage en réponse à son sentiment amoureux, mais en réponse, aussi, à l'incertitude d'un combat qu'il ne sait plus comment mener, ni pourquoi. S'agit-il du combat pour une sorte de bonheur individuel qui ressemble à l'amour ? Ou d'un autre combat, pour une sorte de bonheur collectif qui ressemble à la justice ? Dans le même souffle, entremêlées, les réflexions sur l'amour et sur le pays s'éclairent réciproquement. En effet, le « vouloir aimer » de Danny Plourde ressemble à son « vouloir croire » : il cherche comment s'y prendre pour aimer une femme, il cherche comment s'y prendre pour croire en des causes. Dans les deux cas, sa volonté est tantôt chancelante, tantôt solide comme le roc. Et, dans les deux cas, les mots ne suffisent pas.

tu les connais ma belle lointaine toutes ces tribunes sans écho
tous ces visages défaits qui ne comprennent pas pourquoi le bonheur me
quitte parce que suis là à survivre dans un pays qui a fait de moi un fainéant
un sans-cœur en tabarnak qui peut-être ne saura jamais vaincre sa
peur d'être libre et même si me sens toujours si nombreux lorsque
suis seul ne parle et ne parlerai qu'en mon nom

Au bout de son voyage, une réconciliation donne envie de croire
en la poésie, en la résistance et en l'engagement. Plourde donne
l'envie furieuse d'être jeune, ou alors d'être jeune à nouveau, et de
dresser le poing, de chercher l'amour fou, de le trouver, quitte à le
perdre ensuite.

nous nous enfuirons à la levée du jour vers des lieux qui n'ont plus lieu
d'être et si nous nous perdons en cours de route sur la hanche d'une
montagne nous y boirons la vie à même la source jusqu'à nous soûler de
vertiges du Hallasan aux Appalaches à hauteur de nuages nous nous
reposerons enfin sur des tapis d'aloès nous panserons nos plaies comme
des guerriers qui n'ont plus besoin d'armes

Même s'il est vrai que, comme l'écrit si bien Danny Plourde, « sommes
nombreux à être seul », et même si le *nous* échappe parfois littéra-
lement à l'auteur, je souhaite que soyons nombreux à le lire
(nombreux et néanmoins seul).